Master Negative
Storage Number

OCI00088.18

Spon, Jacob

De l'origine des étrennes

Paris

1781

Reel: 88 Title: 18

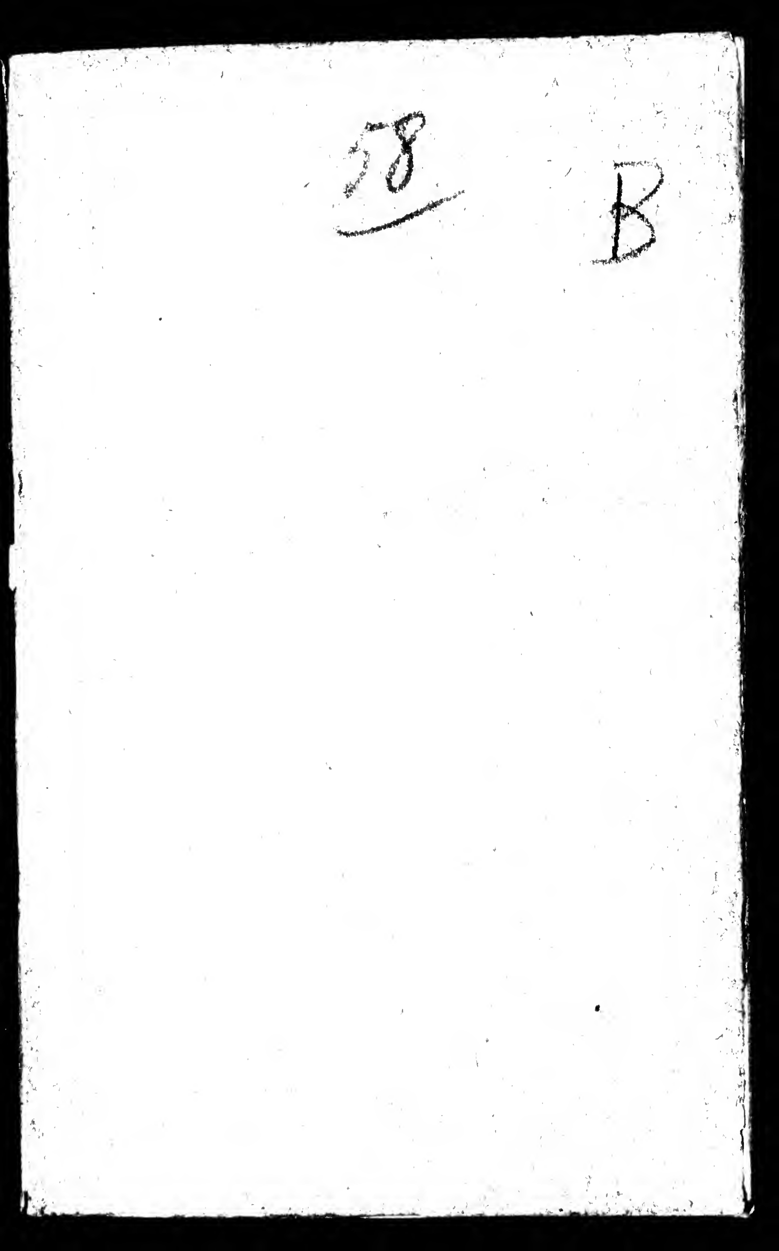
BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI88.18

Control Number: AEQ-3079
OCLC Number : 09263524
Call Number : W PN970.F7 SPODx
Author : Spon, Jacob, 1647-1685.
Title : De l'origine des étrennes / par Jacob Spon.
Imprint : Paris : Didot, 1781.
Format : 36 p. ; 13 cm.
Subject : New Year History Early works to 1800.
Subject : Gifts History Early works to 1800.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/23/94
Camera Operator: AR


58
B

ORIGINE
DES
ÉTRENNES.

DE L'ORIGINE

DES

ÉTRENNES.

PAR JACOB SPON.



A PARIS,

Chez FR. AMB. DIDOT L'AÎNÉ, rue Pavée,

& GUIL. DE BURE, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXI.

White PN 970.F7 SPOD X

AVERTISSEMENT.

JACOB SPON, Docteur en Médecine, Auteur de plusieurs Ouvrages d'Antiquités très estimés, publia cette Lettre sur l'Origine des Étrennes, le premier Janvier 1674, & l'adressa à M. Stoffel, Conseiller de S. A. S. Fréderic Auguste, Duc de Wirtemberg. Les recherches qu'il a faites prouvent que cet usage est très ancien, puisqu'il existoit du temps de Romulus, Fondateur de l'Empire Romain.

Nous croyons que le Public verra avec plaisir la réimpression de cette petite brochure, dont on trouvoit

très difficilement des exemplaires : elle fait connoître la maniere dont cette coutume s'obſervoit chez ce Peuple célebre.





DE L'ORIGINE
DES ÉTRENNES.

MONSIEUR,

C'EST aujourd'hui un jour d'Étrennes en ce pays-ci plus qu'en aucun autre; vous agréerez donc, s'il vous plaît, que je vous en envoie aussi pour vous témoigner l'estime que je fais de votre mérite, ou pour ne pas trahir mes sentiments.

Ce petit discours, Monsieur, est plutôt pour me servir d'excuse de ce que je n'ai point d'Étrennes à vous présenter, parceque je tiens cette coutume pour superstitieuse, & que si j'avois à vous témoigner l'estime que je fais de votre personne, soit par des protestations de respect ou par des offres de service, soit par quelque présent considérable que j'eusse à vous faire, je choisirois plutôt un autre temps que celui-ci, pour ne pas tomber dans la faute que je reprends dans les autres.

Je ne doute pas, Monsieur, que plusieurs personnes ne traitent cette coutume d'indifférente ; mais aussi elles me permettront de leur dire qu'il y a beaucoup de coutumes établies parmi nous, que nous envisa-

geons comme indifférentes, & qui se trouvent néanmoins avoir été, dans leur source, des effets de la superstition & des maximes de l'erreur : témoin celle que nous avons de souhaiter à ceux qui éternuent que Dieu les conserve ou les assiste, qui est venue de ce que les anciens Païens se sont imaginé que l'éternument étoit une maladie, ou du moins un signe d'indisposition ; & à cause de cela ils avoient accoutumé, quand ils entendoient quelqu'un éternuer, de dire : Jupiter vous conserve! (1) D'autres même étoient si fous de croire que l'éternument étoit quelque chose de divin & qui méritoit nos adorations, & se mettoient à genoux quand ils entendoient éter-

(1) Xenophon, lib. 3, de exped. Cyri.

nuer. Néanmoins, quoique nous ſoyons bien perſuadés à préſent, qu'il ne s'y paſſe rien que de naturel, & que c'eſt plutôt un ſigne de ſanté que de maladie, nous n'avons pas laiſſé d'embraſſer leur coutume, quoique nous ayons renoncé à leur ſentiment; & cela eſt commun à toute l'Europe, excepté à l'Angleterre, qui, n'ayant pas demeuré longtemps ſous le joug des Romains, ne s'eſt pas autant infectée de leurs erreurs, que les Gaulois, qui furent domtés en dix années par Jules Céſar, & qui, en recevant le Chriſtianiſme, crurent être aſsez dégagés de leur ſuperſtition, en ſubſtituant le nom du vrai Dieu à celui de leur faux Jupiter.

Il en eſt de même, Monſieur, de

notre maniere d'agir au premier jour de l'an. Nous nous ſouhaitons mutuellement la bonne année; nous faiſons des vœux réciproques pour notre proſpérité & ſanté, & nous nous envoyons des préſents les uns aux autres en témoignage d'amitié, ſans autre fondement que la coutume, que nous n'oſons pas choquer, & qui s'eſt ſi bien impatroniſée chez nous, que nous la regardons comme un tyran à qui il ſeroit dangereux de déſobéir & de refuſer le tribut annuel que nous lui avons lâchement accordé par des actes de conſentement dont nous avons perdu les dates.

Mais ſi nous prenons la peine de conſidérer comment cette coutume s'eſt gliſſée parmi nous, nous trouve-

rons qu'elle eſt preſque auſſi vieille que Rome, & que cette ſuperſtition n'eſt pas moins ancienne que la religion de ce pays-là, qui fut groſſièrement tracée par Romulus, établie par Numa, & appuyée par les armes victorieuſes de cette République, qui l'étendit avec le temps dans tout ſon Empire qui n'étoit guere moindre que le monde : & c'étoit leur coutume, dès qu'ils avoient conquis un pays, d'y établir leur langue & leur religion.

Le premier endroit de l'Hiſtoire romaine qui nous apprend cette coutume eſt de Symmachus, auteur Ancien, qui nous dit que l'uſage des Étrennes fut introduit ſous l'autorité du Roi Tatius Sabinus (que Romulus avoit appellé à la ſociété de

ſon regne), qui reçut le premier la Verbene du Bois ſacré de la Déeſse Strenia, pour le bon augure de la nouvelle année: ſoit qu'ils s'imaginaſsent quelque choſe de divin dans la Verbene, de la même façon que nos Druïdes gaulois, qui avoient en telle vénération le Gui de chêne, qu'ils alloient le cueillir avec une ſerpe d'or le premier jour de l'année; ou bien c'eſt qu'ils faiſoient alluſion du nom de cette Déeſse Strenia, dans le Bois de laquelle ils prenoient la Verbene, avec le mot de *ſtrenuus*, qui ſignifie vaillant & généreux; auſſi le mot de *ſtrena* qui ſignifie Étrenne, ſe trouve quelquefois écrit *ſtrenua* chez les Anciens, pour témoigner, comme ajoute le même Auteur, que c'étoit propre-

ment aux perſonnes de valeur & de mérite, qu'étoit deſtiné ce préſent, & à ceux dont l'eſprit tout divin promettoit plus par la vigilance que par l'inſtinct d'un heureux augure.

Après ce temps-là l'on vint à faire des préſents de figues, de dattes, & de miel, comme pour ſouhaiter aux amis qu'il n'arrivât rien que d'agréable & de doux pendant le reſte de l'année.

Enſuite les Romains, quittant leur premiere ſimplicité, & changeant leurs Dieux de bois en des Dieux d'or & d'argent, commencerent à être auſſi plus magnifiques en leurs préſents, & à s'en envoyer ce jour-là de différentes ſortes & plus conſidérables : mais ils s'envoyoient particulièrement des monnoies & mé-

dailles d'argent, trouvant qu'ils avoient été bien ſimples, dans les ſiecles précédents, de croire que le miel fût plus doux que l'argent, comme Ovide (1) le fait agréablement dire à Janus.

Avec les préſents ils ſe ſouhaitoient mutuellement toute ſorte de bonheur & de proſpérité pour le reſte de l'année, & ſe donnoient des témoignages réciproques d'amitié. Et comme ils prenoïent autant d'empire dans la Religion que dans l'État, ils ne manquerent pas d'établir des loix qui la concernoient, & firent de ce jour-là un jour de fête, qu'ils dédierent & conſacrerent particulièrement au Dieu Janus, qu'on repréſentoit à deux viſages, l'un

(1) Ovid. Faſt. lib. 10.

devant & l'aûtre derriere, comme regardant l'année paſſée & la prochaine. On lui faiſoit, dans ce jour, des ſacrifices; & le peuple alloit en foule au mont Tarpée, où Janus avoit quelque autel, tous habillés de robes neuves : d'où nous pouvons remarquer que ce n'eſt pas une mode nouvelle d'affecter de s'habiller de neuf les premiers jours de l'année.

Néanmoins quoique ce fût une fête, & même une fête ſolemnelle, puiſqu'elle étoit encore dédiée à Junon qui avoit tous les premiers jours de mois ſous ſa protection, & qu'on célébroit auſſi ce jour-là la dédicace des temples de Jupiter & d'Eſculape, qui étoient dans l'isle du Tibre; nonobſtant, dis-je, tou-

tes ces considérations, le peuple ne demeuroit pas sans rien faire; mais au contraire chacun commençoit à travailler à quelque chose de sa profession, afin de n'être pas paresseux le reste de l'année; ce qui est encore demeuré parmi nous, puisqu'il y en a beaucoup qui se levent plus matin ce jour-là, pour en être plus diligents le reste de l'année. Mais on ne voit pas qu'il y ait quelque vertu particuliere dans les observations de toutes ces cérémonies.

Enfin l'usage des Étrennes devint peu-à-peu si fréquent sous les Empereurs, que tout le peuple alloit souhaiter la bonne année à l'Empereur, & chacun lui portoit son présent d'argent selon son pouvoir, cela étant estimé comme une marque

d'honneur & de vénération qu'on portoit aux Supérieurs : au lieu que maintenant la mode eſt renverſée ; & ce ſont plutôt les grands qui donnent les Étrennes aux petits, les peres à leurs enfants, & les maîtres à leurs ſerviteurs.

Auguſte en recevoit en ſi grande quantité, qu'il avoit accoutumé d'en acheter & dédier des idoles d'or & d'argent, comme étant généreux ; & ne voulant pas appliquer à ſon profit particulier les libéralités de ſes Sujets.

Tibere ſon ſucceſſeur, qui étoit d'une humeur plus ſombre, & qui n'aimoit pas les grandes compagnies, s'abſentoit exprès les premiers jours de l'année, pour éviter l'incommodité des viſites du peu-

ple, qui ſeroit accouru en foule pour lui ſouhaiter la bonne année; & désapprouvoit qu'Auguſte eût reçu des préſents, parceque cela étoit incommode, & qu'il falloit faire de la dépenſe pour témoigner au peuple ſa reconnoiſſance par d'autres libéralités. Ces cérémonies occupoient même ſi fort le peuple les ſix ou ſept premiers jours de l'année, qu'il fut obligé de faire un édit, par lequel il défendoit les Étrennes paſſé le premier jour.

Caligula, qui poſſéda l'Empire immédiatement après Tibere, & qui ſe faiſoit autant remarquer par ſon avarice que par ſes autres mauvaiſes qualités, fit ſavoir au peuple par un édit, qu'il recevroit les Étrennes le jour des Kalendes de Janvier, qui

avoient été refusées par son prédécesseur : & pour cet effet, il se tint tout le jour dans le vestibule de son palais, où il recevoit à pleines mains tout l'argent & les présents qui lui étoient offerts par le peuple.

Claude, qui lui succéda, abolit ce que son prédécesseur avoit voulu rétablir, & défendit par arrêt qu'on n'eût point à lui venir présenter des Étrennes, comme on avoit fait sous Auguste & Caligula.

Depuis ce temps cette coutume demeura encore parmi le peuple, comme Hérodian le remarque sous l'Empereur Commode ; & Trebellius Pollio en fait encore mention dans la vie de Claudius Gothicus, qui parvint aussi à la dignité impériale.

On pourroit rechercher là-dessus

pour quelle raiſon ils avoient accoutumé de ſe faire les uns aux autres des vœux mutuels le premier jour de l'année, plutôt qu'en un autre temps; & c'eſt la demande que fait Ovide à Janus, qu'il fait répondre avec une gravité digne de lui: C'eſt, dit-il, que toutes choſes ſont contenues dans les commencements; & c'eſt à cauſe de cela, ajoute-t-il, que l'on tire les augures du premier oiſeau qu'on apperçoit.

En effet, les Romains penſoient qu'il y avoit quelque choſe de divin dans les commencements: la tête étoit eſtimée une choſe divine, parcequ'elle eſt, pour ainſi dire, le commencement du corps: ils commençoient leurs guerres par les augures, par les ſacrifices & par les

vœux publics : & le commencement de chaque mois étoit dédié à Junon, & se célébroit comme un jour de fête. Aussi la raison qu'ils avoient de sacrifier à Janus ce jour-là, & de se le rendre propice, c'est qu'étant le Portier des Dieux, ils espéroient d'avoir, par ce moyen, l'entrée libre chez tous les autres le reste de l'année, s'ils s'acquéroient au commencement Janus pour ami ; & comme il présidoit au commencement de l'année, ils espéroient sa faveur pour eux & pour leurs amis, s'ils attiroient ce Dieu dans leurs intérêts. On lui sacrifioit de la farine & du vin ; ce qui a donné sans doute occasion de se réjouir & faire la débauche ce jour-là, comme plusieurs ont accoutumé.

Voilà donc tout le fondement que nous avons de notre coutume; & ce fondement étant aussi léger que de la paille & du chaume, nous ne saurions être solidement fondés de conserver une superstition païenne, à laquelle nous ne pouvons trouver aucun appui par l'autorité de l'Ecriture Sainte, ou des Saints Peres.

De toutes les Lettres que les Apôtres ont envoyées à leurs Églises, il est bien probable qu'il y en a quelqu'une écrite au commencement de l'année; cependant nous ne trouvons aucune trace de ces vœux & souhaits, parceque leur dessein étoit plutôt d'abolir toutes les superstitions païennes, que de les autoriser par de mauvais exemples. Ils condamnoient jusqu'aux moindres

ſuperſtitions judaïques, beaucoup plus les païennes, & ils n'avoient rien plus à cœur que de nous perſuader que tout ce qui eſt fait ſans foi eſt péché ; &, par cette même raiſon, je ne vois pas comment on en peut exempter cette coutume, qui n'eſt d'aucune utilité, & qui n'a autre fondement que la ſuperſtition païenne. Si nous devons rendre compte à Dieu de nos paroles oiſeuſes, n'eſt-il pas à craindre que les paroles, les compliments & les actions de ce jour-là, ne nous ſoient imputés comme inutiles & comme des ſuites & des effets de l'oiſiveté.

Vous me direz peut-être que, quoique cela ait été en uſage parmi les Païens, ils ne le faiſoient pas par principe de religion. Mais il eſt

conſtant que ce n'étoit pas par aucun autre motif : ils s'imaginoient quelque choſe de divin dans les commencements ; ils le faiſoient pour honorer le Dieu Janus ; ils ſe ſouhaitoient les uns aux autres la ſanté & la proſpérité, parcequ'ils penſoient que les Dieux les exauceroient, à cauſe qu'ils les prioient au commencement de l'année ; ils faiſoient des préſents pour ſervir de bon augure ; & tout enfin ſe terminoit à des ſentiments religieux que leur inſpiroit la ſainteté prétendue de ce jour : témoin ce que dit, au ſujet de l'Étrenne, un Auteur de l'antiquité, & qui profeſſoit le Paganiſme (1). « L'Étrenne, dit-il, « eſt un préſent qu'on fait un jour

(1) Feſtus, lib. 10.

« de dévotion, pour ſervir de bon « augure ».

J'avoue bien que nous ne le faiſons plus par religion, mais ſeulement par cérémonie & par civilité; néanmoins cela ne nous excuſe pas: & puiſque cette coutume doit ſa naiſſance à la ſuperſtition, nous ne ſaurions qu'en déſapprouver l'uſage; & ſi nous ſommes mieux inſtruits que les premiers Chrétiens qui l'ont reçue chez eux, ne devrions-nous pas auſſi montrer plus d'exactitude & de regle dans nos mœurs? Sommes-nous aſſez autoriſés de pratiquer une coutume, parceque nos peres l'ont pratiquée? & ne ſommes-nous pas obligés de nous informer s'ils avoient droit de faire ce qu'ils nous voudroient obliger,

par leurs exemples, à imiter. Les premiers Chrétiens faisoient scrupule, jusques-là qu'ils auroient plutôt souffert le martyre, de jetter un grain d'encens au feu, ou de porter une couronne de laurier, parceque les Idolâtres le faisoient. Nous avons bien relâché de leur zele.

Quel abus, à le prendre même politiquement, de nos visites & de nos empressements dans ce jour! Qu'est-ce qui commence dans ce temps-là? sont-ce les saisons? Point du tout; car ce n'est que l'hiver qui continue. Se fait-il quelque changement au ciel, dans l'air ou sur la terre? Le ciel fait son cours ordinaire, le soleil continue sa course tout de même comme un

autre jour, & toutes choſes vont comme elles alloient auparavant. Les Egyptiens repréſentoient l'année par l'emblême d'un ſerpent qui mord ſa queue, pour dire que ce n'eſt qu'un cercle de temps qui recommence où il a fini.

Eſt-ce parceque les Aſtrologues, qui ne ſont pas même d'accord entre eux, ont fixé le commencement de l'année à ce jour-là, & changé de calcul ou de ſupputation? eſt-ce, dis-je, que, pour cela, nous devons craindre le changement du cœur de nos amis? Il ne ſe paſſe alors rien de nouveau dans leur cœur, non plus que dans les ouvrages de la Nature; & pour ceux qui n'ont pas de l'inclination pour nous, ou qui nous veulent du mal, le chan-

gement d'année n'a pas le pouvoir de changer leur cœur & de leur inſpirer de nouveaux ſentiments en notre faveur, quoique par une libéralité de compliments ils ſemblent nous vouloir donner des gages d'une amitié ſincere. Mais que ces témoignages ſont bien trompeurs, puiſqu'on en uſe de même avec tout le monde, & qu'on leur dit en cette rencontre la même choſe à tous, ſi ce n'eſt en mêmes termes, du moins en même ſens ! ce ſont les préſents de douceur que les Païens avoient accoutumé d'envoyer, des figues & du miel, dont la douceur ſe change en amertume dans les mauvais eſtomacs, & qui ſe corrompent plus aiſément que d'autres viandes plus groſſieres. On proſti-

tue ſi ſouvent ces termes d'amitié, d'eſclavage, de ſervice, d'adoration & de reſpects, que, quand on voudroit exprimer une paſſion bien violente, on ne ſauroit où trouver d'autres termes.

Enfin ſi nous croyons que ce ſoit une choſe néceſſaire de ſe voir de temps en temps pour entretenir l'amitié, & de ne pas négliger de nous en donner des témoignages réciproques dans les rencontres, n'avons-nous pas aſſez d'autres occaſions de nous fréquenter? les mariages, les accouchements, les maladies & la mort des amis, les retours de voyage, les changements de logis, & mille autres conjonctures que nous formons nous-mêmes, nous en fourniſſent aſſez, ſans

affecter encore de renouveller nos protestations au commencement de chaque année.

Nous nous laissons emporter à la cérémonie, & nous y avons plus d'attachement qu'au solide; & je ne doute pas qu'il ne soit bien difficile & presque impossible de nous faire perdre cette coutume. Il faudroit un arrêt des Magistrats pour l'abolir, de même que l'Empereur Tibere fut obligé d'en faire un, pour corriger l'abus qui s'y commettoit. Les anciens habitants de l'isle de Crete, voulant donner une malédiction à quelqu'un, souhaitoient que les Dieux l'engageassent en quelque mauvaise coutume, reconnoissant la difficulté qu'on avoit à s'en dégager: & Platon reprenant

un enfant qui jouoit aux noix : Tu me reprends de peu, dit l'enfant : La coutume, lui répondit Platon, n'eſt pas peu de choſe. En effet, les Philoſophes diſent que la coutume paſſe en nature : & de même qu'on ne ſauroit chaſſer une inclination naturelle, qu'elle ne ſoit toujours prête à revenir ; auſſi n'eſt-il pas facile de faire ce que dit un Comique,

Eſt-on accoutumé, qu'on ſe déſaccoutume.

« Qu'eſt-ce qu'on penſera de « moi, dira quelqu'un, ſi je n'uſe « pas de cette civilité avec mes pa- « rents : ils croiront que j'ai quel- « que animoſité contre eux, ou du « moins ils s'imagineront que je les « mépriſe. Je ne veux pas affecter « la ſingularité, & il eſt de toute

« néceſſité de faire comme les au-
« tres ». Faites-en donc ce qu'il vous plaira, je ne prétends pas être l'arbitre de vos actions : je voudrois ſeulement, ſi j'avois quelque droit à les cenſurer, qu'on ne ſe rendît pas cette civilité comme indiſpenſable, & qu'on n'affectât pas tant de ſuivre tous les procédés du vulgaire, qui n'ont la plupart aucun autre droit que celui qu'ils peuvent alléguer, que cela s'eſt fait de tout temps, & que la coutume leur ſert de titre.

Pour moi qui ſuis perſuadé qu'il eſt quelquefois bon de s'écarter de la preſſe, pour n'en être pas accablé, j'ai cru que je n'avois pas moins de droit de découvrir ma penſée ſur ce ſujet, puiſque cela n'oblige

perſonne à changer de ſentiment, ſi la vérité ne lui perſuade, ou même ſi l'incommodité de recevoir & de rendre ces viſites inutiles ne l'engage à les déſapprouver. Il me ſuffit d'avoir montré le peu d'utilité que la ſociété civile des hommes peut retirer de ces proteſtations qui ne ſe font que par forme, la ſuperſtition ſur laquelle elles ſont appuyées, auſſi-bien que les Étrennes; & ce mot ſeul de ſuperſtition nous en doit détourner, puiſqu'il eſt honnête d'en abolir même les ombres les plus légeres, & d'en effacer juſqu'aux moindres traits.

Céſar ne vouloit pas ſeulement que ſa femme fût criminelle, mais il vouloit auſſi qu'elle fût abſolument exempte de ſoupçon : de même,

s'il eſt permis de comparer les choſes ſaintes aux profanes, l'Égliſe, qui eſt l'Épouſe de JESUS-CHRIST, a intérêt d'être non ſeulement ſans crime, mais en doit éviter les moindres ſoupçons.

Voilà, Monſieur, ce qu'un jour ou deux de chambre, qu'il m'a fallu tenir pour quelque indiſpoſition, m'ont donné de loiſir pour vous entretenir. J'ai ſuivi en ce ſujet le deſſein d'un Docteur de Paris, qui a fait ces années paſſées un Traité du Paganiſme du Roi-boit, ou des Rois de la Feve : je ne ſais pas la maniere dont il s'y prend, ne l'ayant pas encore vu ; mais il me ſuffit que tout ce que j'ai avancé ſoit ſoumis à votre jugement, vous priant de

croire que comme je vous connois très éclairé dans l'Histoire & dans les matieres d'Antiquité, aussi ferai-je gloire de recevoir vos pensées pour regle des miennes, & vous témoignerai, non seulement dans cette rencontre, mais aussi dans toutes celles que vous me présenterez, que je suis avec profond respect,

MONSIEUR,

Votre très humble
& très obéissant serviteur,
J. SPON, D. M.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ,
Imprim. du Clergé, en surv.

